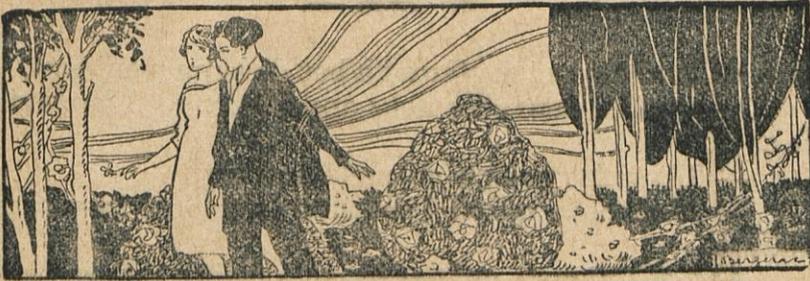


.. *Ce n'est pas nécessaire, je n'ai pas  
peur...*

C. I.

LIVRAISON 245





## CHAPITRE CCLXXVI.

### UN ORDRE DECISIF.

Le jour venait de poindre.

Le colonel Picquart, qui avait dormi une couple d'heures, s'en fut jeter un coup d'œil par la fenêtre avant d'aller rejoindre le capitaine Rieur qu'il devait remplacer dans son tour de garde auprès du Cheikh Abd-el-Rahman.

Un grand nuage de poussière s'élevait à l'horizon.

Le colonel s'empressa de monter sur le toit.

— Ils viennent ! s'exclama-t-il.

Le capitaine Rieur prit ses jumelles et les braqua dans la direction que le colonel venait de lui indiquer. Après un moment, il tendit ses jumelles à Picquart et s'exclama :

— Ce ne sont pas les Arabes ! Regardez bien ! Ce sont deux estafettes de notre régiment...

— Oui répondit le colonel après avoir regardé à son tour. Vous avez raison... Ce sont certainement deux de nos hommes.

— C'est étrange ! Que serait-il donc arrivé ?

— L'on nous apporte sans doute des nouvelles importantes...

Les deux cavaliers s'approchaient rapidement.

Traversant le campement des arabes, ils atteignirent

bientôt la maison et sautèrent à bas de leurs montures.

— Quelles nouvelles nous apportez-vous ? leur cria le capitaine.

— Un ordre pour le colonel Picquart...

— Montez jusqu'ici ! ordonna le colonel aux deux soldats.

Abd-el-Rahman, qui paraissait à moitié endormi sur sa chaise, tressaillit avec inquiétude, regardant autour de lui d'un air angoissé. Mais, dès qu'il eut constaté que ses troupes étaient toujours en vue, il reprit son calme habituel.

Quelques instants après, les deux estaffettes apparurent au sommet du petit escalier qui donnait accès à la plateforme de la toiture.

— Vous avez un message pour moi ? leur demanda Picquart avec une certaine anxiété.

— Oui, mon colonel, répondit l'un des deux hommes.

Tandis que l'officier lisait la lettre qu'il avait retirée d'une enveloppe jaune portant le timbre de la garnison coloniale, son collègue l'observait du coin de l'œil et il ne tarda pas à remarquer que l'expression d'une vive émotion se peignait sur sa physionomie.

— Eh bien, colonel, lui demanda-t-il. J'espère que ce sont de bonnes nouvelles ?

— On m'ordonne de partir immédiatement pour Paris ! répondit le colonel.

— Vraiment ? On a donc fait droit à votre requête ?

— On le dirait... Il va falloir que je me présente devant le Conseil de Guerre pour que je répète mes affirmations sous la foi du serment.

— Ceci est précisément le but que vous vouliez atteindre n'est-ce pas ?

— Certainement... Mais il y a pourtant une chose

qui me chagrine, mon cher Rieur... C'est de devoir quitter Tunis avant qu'Amy Nabot soit délivrée.

— Ne vous préoccupez pas de cela, colonel... Je me charge de conduire l'entreprise à bonne fin.

Picquart demeura quelques instants pensif, puis il posa une main sur l'épaule de son ami et s'exclama avec un accent de triomphe :

— Vous entendrez bientôt reparler de l'affaire Drey fus... Vous allez voir quel beau scandale cela va soulever ! Dieu sait combien de puissants personnages vont se trouver impliqués dans cette vilaine histoire !

— Je vous souhaite un succès complet, dans l'intérêt de l'humanité et de la justice !

— Et moi, je vous recommande Amy Nabot ! J'espère bien que vous arriverez à l'arracher des mains de ces canailles !

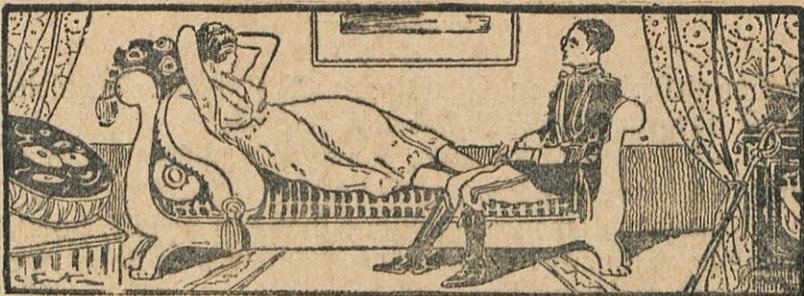
Le colonel avait dit cela à haute voix et il n'avait pas remarqué le sourire de sarcasme qui venait d'apparaître sur les lèvres du Cheik.

— Vous pouvez être tranquille, colonel, — répondit Rieur. Je vous rejoindrai bientôt à Paris avec cette dame...

— Très bien !... N'oubliez pas que j'attends votre visite, mon cher Rieur... Maintenant, je m'en vais, parce que je n'ai pas de temps à perdre... En passant à Tunis j'informerai le général de ce qui s'est passé ici et de la situation dans laquelle vous vous trouvez...

— Merci beaucoup ! Demandez-lui de m'envoyer des renforts... Avec ces arabes, on ne peut jamais prendre trop de précautions !

Là dessus, les deux hommes se serrèrent affectueusement la main et le colonel Picquart redescendit pour partir immédiatement.



## CHAPITRE CCLXXVII.

### UNE NOUVELLE INTRIGUE

Au lieu d'être content d'avoir recouvré sa liberté le colonel Esterhazy était furieux.

On n'avait même pas daigné lui faire des excuses !

De retour chez lui, il se fit apporter une bouteille de cognac par son domestique et il s'enferma dans sa chambre où il se mit à réfléchir tout en buvant.

Mais ses méditations ne tardèrent pas être interrompues par une visite.

C'était le commandant du Paty.

Le colonel endossa de nouveau son dolman qu'il avait enlevé pour se mettre plus à l'aise et il entra dans le salon où l'autre officier avait été introduit.

— Excusez-moi si je vous dérange ! lui dit le commandant. Mais il s'agit d'une chose importante et assez urgente...

Le colonel fronça les sourcils.

— Parlez, commandant... Je vous écoute, répondit-il. Je dois avouer que j'aurais préféré que l'on accorde au moins un jour de tranquillité, mais s'il s'agit vraiment d'affaires urgentes.

— Il s'agit de vous-même, colonel... de la situation assez critique où vous vous trouvez...

— Oh ! Quant à moi, je n'ai aucune inquiétude, mon cher commandant ! Mais asseyez-vous, je vous en prie...

Les deux hommes s'assirent sur un canapé et du Paty reprit la parole en ces termes :

— Votre tranquillité d'esprit me semble un peu exagérée, mon cher colonel !

Esterhazy haussa les épaules avec un air dédaigneux.

— Que voulez-vous qu'il m'arrive ? fit-il. Devrais-je craindre les machinations des ennemis ? Ceux-ci ne se trouvent-ils pas eux-mêmes dans une situation peu brillante ?

— Je vous prie de ne pas manquer de respect à vos supérieurs, colonel ! s'exclama du Paty sur un ton sévère.

— Manquer de respect ? Eh bien, si vous êtes en mesure de me démontrer que ce que j'ai dit ne correspond pas à la vérité, je suis prêt à adresser mes excuses aux personnes auxquelles j'ai fait allusion !

Du Paty se mordit les lèvres.

Le colonel avait raison. Il se montrait sûr de son fait parce qu'il savait bien que de nombreux officiers supérieurs se trouvaient fâcheusement mêlés à l'affaire Dreyfus.

— Donc ? reprit Esterhazy. N'êtes-vous pas venu pour me parler de choses importantes et urgentes ?

— Oui, en effet.. J'ai le devoir de vous mettre au courant de votre situation actuelle.... Le président du Conseil et le ministre de la Guerre exigent tous deux que l'instruction du procès soit conduite avec la plus grande sévérité, sans aucune considération pour qui que ce soit.

Esterhazy fit une grimace.

— Ceci n'est assurément pas une chose bien agréable, murmura-t-il entre ses dents. Mais qu'importe ? En tout cas, il me semble étrange que ces deux messieurs tiennent tant à tirer les choses au clair !

— Le général Boisdeffre aurait voulu vous sauver.

— Je comprends ! interrompit le traître avec une mordante ironie. Le général Boisdeffre aurait bien voulu pouvoir me tirer d'affaire pour ne pas se voir impliqué lui-même, n'est-ce pas ? Et, vous, commandant ? Que me conseillez-vous ?

En guise de réponse, le commandant du Paty tira une feuille de papier de son portefeuille et la tendit au colonel.

Ce dernier y jeta un rapide coup d'œil, puis il se tourna de nouveau vers son interlocuteur en s'exclamant :

— Pourquoi m'avez-vous apporté ce papier ?

— Pour vous rendre service.

— Pour me rendre service ? Je vous avouerai que je ne comprends pas très bien votre généreuse intention ! Voudriez-vous avoir l'amabilité de vous expliquer un peu plus clairement ?

— Comme vous voyez, ce document contient quelques secrets qui pourraient mettre certaines personnalités à votre merci...

— Cela est vrai ! Je pourrais les obliger à prendre ma défense... Je vous remercie beaucoup, commandant !

Et le traître tendit la main à du Paty qui daigna à peine la toucher du bout de ses doigts.

— Vous n'aurez qu'à écrire à ces messieurs en les menaçant de révéler les secrets contenus dans ce document dans le cas où le procès se terminerait par votre condamnation, fit-il.

— Bravo ! Voilà au moins un conseil utile ! s'exclama le misérable avec un accent de triomphe. Avez-vous encore quelque chose à me dire, commandant ?

— Oui... Le colonel Picquart doit comparaître au procès comme témoin...

— Ah ! Dans ce cas, il faudra le rendre inoffensif aussi cet intrigant là !

— Précisément !

— Et de quelle façon pourrait-on faire cela ?

— En lui écrivant une lettre comme aux autres...

— Une lettre ? Et que devrais-je lui dire ?

— Je vous la dicterai moi-même...

— Vous êtes l'obligeance même, commandant !

Ce disant, le colonel s'empressa de prendre place devant sa table à écrire et il prit une feuille de papier.

— Je vous écoute, dit-il.

— Alors, écrivez, fit du Paty après un court instant de réflexion.

Et il se mit à dicter ce texte suivant :

A Monsieur le Lieutenant-Colonel Georges Picquart

*Monsieur le colonel,*

*Ces jours-ci, j'ai reçu une lettre...*

— Pardon ! interrompit Esterhazy. Mais je n'ai rien reçu du tout !

— Ça ne fait rien ! Ecrivez ce que je vous dis !

— Comme vous voudrez...

Le commandant reprit :

*Ces jours-ci j'ai reçu une lettre par laquelle on vous accusait d'une infâme intrigue dans le but de me perdre. L'on affirmait que vous aviez corrompu des sous-officiers afin de vous procurer des documents qui auraient pu servir à me faire condamner à la place d'Alfred Dreyfus. J'ai immédiatement fait une enquête et j'ai pu me convaincre du bien-fondé de ces affirmations...*

Esterhazy interrompit de nouveau le commandant.

— Mais il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela ! s'écria-t-il.

— Cela n'a aucune espèce d'importance, murmura distraitement du Paty. Continuez d'écrire, je vous prie...  
Et il se remit à dicter :

*L'on assure en outre que vous vous êtes emparé de documents secrets qui se trouvaient en dépôt au Ministère de la Guerre et que, au moyen de ces documents, vous aviez constitué un dossier favorable aux amis du traître. Ceci aussi doit être exact, car l'un de ces documents se trouve actuellement entre mes mains...*

— Ah ! Je comprends ! s'écria Esterhazy. Il s'agit du papier que vous venez de me remettre n'est-ce pas ? C'est très habilement imaginé, je vous félicite !

— Continuez d'écrire ! ordonna laconiquement du Paty.

Et il poursuivit avec le plus grand calme :

*En présence d'une accusation aussi monstrueuse, j'hesite encore à admettre qu'un officier de l'armée française puisse s'être comporté d'une façon tellement vile et méprisable. Je vous serais donc bien obligé de me faire parvenir le plus tôt possible les explications qui s'imposent.*

*Recevez, Monsieur le colonel, l'assurance de mes sentiments distingués.*

Colonel ESTERHAZY.

Le misérable laissa tomber sa plume sur la table et se passa une main sur le front en murmurant :

— Voilà qui est fait... Maintenant, il ne me reste plus qu'à attendre la visite de Picquart !

— Je ne pense pas qu'il viendra ! répondit du Paty.

— Comment ? Vous pensez qu'il ne viendra pas me demander des explications ? Il n'est quand même pas possible qu'il puisse prendre à la légère une pareille intrigue !

Le commandant eut un sourire d'ironie.

— Auriez-vous donc des scrupules, colonel ? demanda-t-il sur un ton sarcastique.

— Non... Mais, à dire la vérité, je n'ai pas encore tout à fait bien compris quel but vous vous proposez d'obtenir avec cette lettre.

— C'est tout ce qu'il y a de plus simple... Vous en ferez une copie et vous en enverrez un exemplaire au colonel Picquart, l'autre à la direction de l'Etat-Major...

— Diable ! Mais alors le colonel Picquart va immédiatement être mis en accusation !

— Naturellement ! Est-ce que ce n'est pas précisément cela qu'il faut ?

— Mais si l'on parvient à découvrir qu'il n'y a rien de vrai dans toute cette affaire.

— Ça ne fait rien. Pendant que l'instruction contre vous aura lieu, Picquart ne pourra pas être témoin à charge et vous aurez beaucoup plus de facilité pour vous défendre... Avez-vous compris maintenant ?

— Parfaitement ! C'est un plan magnifique !

— Inutile de vous dire que ce secret doit rester strictement entre nous, n'est-ce pas ?

— Je vous en donne ma parole d'honneur commandant ! Et vous savez que je n'ai pas l'habitude de trahir mes amis...

— Bien... Mais j'ai encore une chose à vous dire...

— Quoi donc ?

— Que j'ai fait expédier un télégramme ainsi conçu :

« Tout découvert. Situation grave - Juliette »

« Cette dépêche sera naturellement interceptée par le service des informations secrètes et cela constituera une lourde présomption contre le colonel... »

— Très bien trouvé ! Mais qui serait la personne qui est censée s'appeler Juliette ?

— Quelle question ? C'est un personnage imaginaire que j'ai inventé pour la circonstance !

— Vous êtes réellement un homme de génie, commandant ! Je ne vous aurais pas cru aussi habile dans l'art de perdre un homme !

— Quand il s'agit de se défaire d'un ennemi dangereux, il convient de ne point s'embarrasser de scrupules.

— Et qui sera chargé de l'instruction contre Picquart ?

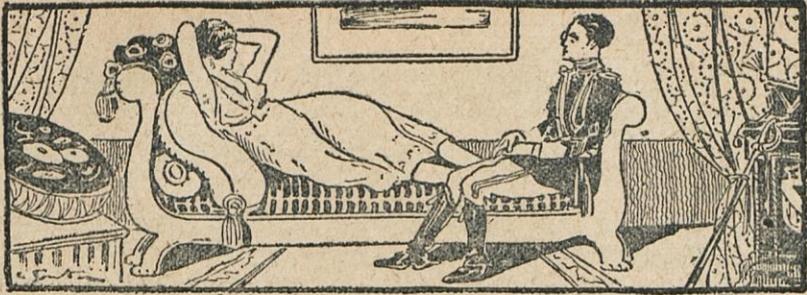
— Ce sera Pellieux... Il est absolument convaincu de la culpabilité de Dreyfus et de votre innocence...

— Alors, c'est un homme digne du plus grand respect ! s'exclama Esterhazy en éclatant de rire.

Le commandant se leva et se dirigea vers l'antichambre.

L'autre l'accompagna jusqu'à la porte et lui tendit la main en un geste cordial ; mais du Paty fit semblant de ne pas s'en apercevoir et s'éloigna rapidement.

— Il n'a pas voulu me serrer la main, murmura le misérable en rentrant dans sa chambre. Et pourtant il est aussi canaille que moi.



## CHAPITRE CCLXXX.

### ENTREVUE SECRETE.

Fritz von Stetten et sa femme occupaient deux chambres séparées. Grâce à cette circonstance, Brigitte n'eut pas de difficultés à se rendre au rendez-vous qu'elle avait fixé à Dubois sur la terrasse du Casino.

Néanmoins, elle arriva une demi-heure en retard parce que, avant de sortir elle avait voulu s'assurer de ce que son mari était déjà endormi.

Elle vit tout de suite l'espion qui l'attendait en se promenant le long d'une allée de la terrasse et elle se porta à sa rencontre en s'exclamant d'une voix tremblante d'émotion :

— Me voici... Excusez-moi de vous avoir tant fait attendre.

— Je commençais à craindre que vous ne viendriez pas, répondit l'aventurier. J'ai bien vu que Monsieur von Schwartzkoppen n'aime pas à se séparer de vous !

— Que croyez-vous donc ? s'écria-t-elle en rougissant. Monsieur von Schwartzkoppen est mon oncle... Il se trouve ici avec mon mari, Fritz von Stetten...

Dubois fit un geste d'étonnement.

— Et que voulez-vous de moi ? demanda-t-il en prenant tout de suite un air méfiant. Votre oncle ne vous

a-t-il donc pas dit qui je suis ? Ne vous a-t-il pas informé de mes activités ?

— Oui..., c'est précisément de cela que je voulais vous parler...

— Je sais que vous êtes au courant de nombreux secrets concernant l'affaire Dreyfus...

— En quoi cette affaire peut-elle vous intéresser ?

— Plus que vous ne sauriez vous l'imaginer...

— Est-ce votre oncle qui vous a chargée de venir me parler ?

— Non, j'agis de ma propre initiative.. Je tiens absolument à me procurer des preuves de l'innocence de Dreyfus...

— Ah ?... Puis-je vous demander quels sont les motifs que vous avez pour cela ?

— Non... Ceci ne vous concerne en aucune façon, Monsieur... Je vous propose simplement une affaire. Etes-vous en mesure de me fournir les preuves dont j'ai besoin ?

Le sentiment de l'âpreté au gain s'était immédiatement réveillé dans l'esprit de l'aventurier. Il ne possédait plus aucune preuve de l'innocence de Dreyfus, mais... il est tellement facile de tromper une femme !

Et, après un moment de réflexion il répondit avec assurance :

— Effectivement, je pourrais vous fournir les preuves que vous désirez, Madame...

— Vraiment ?

— Oui...

— Et..., quelle récompense exigeriez-vous ?

— Je préfère que vous me fassiez vous-même une offre... Si elle me convient je l'accepterai.

— Cinq mille francs ?

Dubois hocha la tête et murmura avec un sourire ironique :

— Il faudrait au moins le double, Madame.

— Bien je vous donnerai dix mille francs pour que vous veniez à Berlin... Nous partons demain...

— C'est entendu, Madame... D'ici trois jours je serai à Berlin avec les documents nécessaires.

— Nous sommes d'accord et pour le moment je crois que nous n'avons plus rien à nous dire...

— Pardon ! Je dois encore vous demander quelque chose, dit l'aventurier. Comme j'ai perdu au jeu tout l'argent que j'avais sur moi, il me faudrait une petite avance pour le voyage...

— Soit... Venez demain matin de bonne heure à l'hôtel et attendez-moi dans le vestibule... Je m'arrangerai de façon à vous faire remettre trois mille francs... Je suppose que ça vous suffira n'est-ce pas ?

-- Certainement... Merci beaucoup...

-- Quant au reste de la somme, vous la recevrez à Berlin quand vous m'aurez remis le document...

— Bien... Maintenant donnez-moi un rendez-vous à Berlin, autrement je ne saurai pas comment vous retrouver...

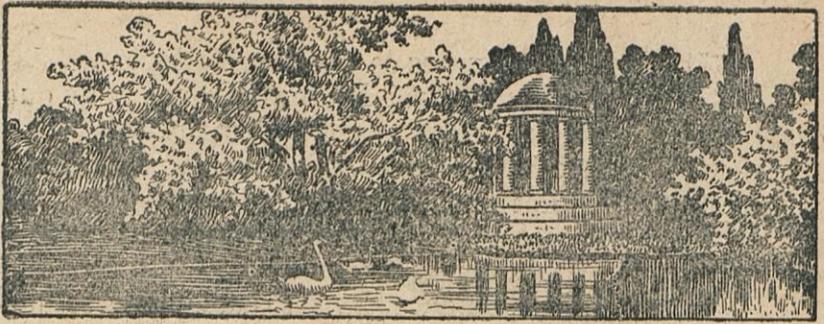
— Rencontrez-moi samedi après midi à trois heures au café de la Régence...

— Entendu, demain matin je serai à votre hôtel et samedi à trois heures au café de la Régence à Berlin.

Brigitte tendit la main à l'espion, puis elle s'éloigna en hâte et s'empressa de rentrer à l'hôtel.

Quand elle se trouva seule dans sa chambre, elle laissa échapper un soupir de soulagement et murmura avec un accent d'émotion indicible :

— Mathieu ! Comme je serais heureuse si je pouvais te rendre ce service... Mais..., comment faire pour l'avertir ?... Et si je lui envoyais un télégramme pour lui demander de me venir rejoindre à Berlin ?



## CHAPITRE CCLXXVIII.

### LA PARTIE PERDUE.

Prévenu par Picquart, le général Leclerc donna immédiatement des ordres pour que deux escadrons de cavalerie se portent au secours de Rieur, lequel se trouvait dans une situation assez critique. Ni lui ni ses deux compagnons ne pouvaient quitter le toit de la maison où ils tenaient en otage le prince arabe. S'ils étaient descendus, ils auraient été en danger d'être tués par les hommes du prince qui entouraient toujours la propriété.

L'attente devenait exaspérante.

Malgré les promesses d'Abd-el-Rahman, Amy Nabot n'apparaissait pas.

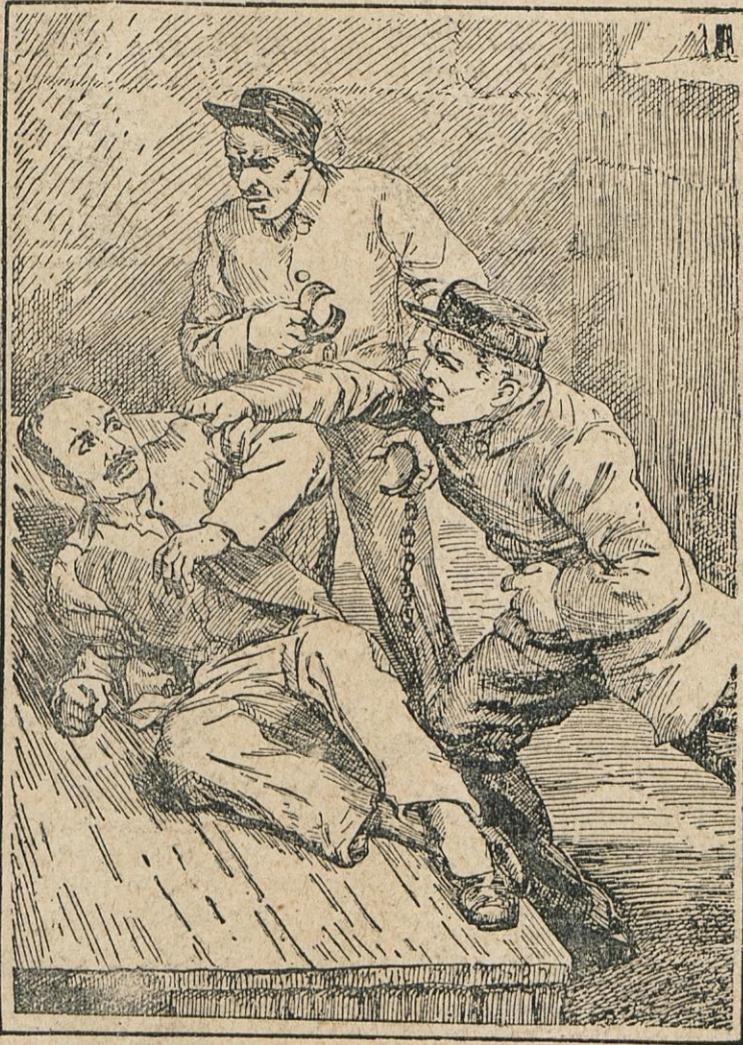
Les heures passèrent... La chaleur du soleil était insupportable.

Soudain, Ivan Ivanovitch tendit une main vers l'horizon en s'exclamant avec enthousiasme :

— Les voilà... Ce ne peuvent être que les serviteurs du prince avec Amy Nabot...

Mais cet espoir fut bientôt réduit à néant car il ne s'agissait point des hommes d'Abd-el-Rahman mais de la cavalerie envoyée par le général Leclerc.

L'arrivée des soldats français causa un grand désar-



*Les deux hommes s'approchèrent du malheureux qui  
tenta vainement de les repousser et ils lui saisirent les  
bras...*

(Page 1916).



roi dans le camp des arabes qui sautèrent sur leurs armes se disposant au combat .

— Dites-leur de rester calmes..., ordonna Rieur au prince en lui braquant son revolver sur le front.

Le prince fut bien obligé d'obéir.

Dix minutes plus tard l'officier qui commandait les deux escadrons apparut sur le toit de la maison en même temps que quelques soldats.

— Que signifie tout cela, Altesse ? demanda-t-il après avoir salué le capitaine.

— Cela signifie que j'étais victime d'un odieux guet-apens, répondit tranquillement le prince.

— D'après le rapport du colonel Picquart vous avez fait enlever une femme européenne qui se trouve prisonnière dans votre palais, dit le commandant.

Abd-el-Rahman éclata de rire.

— La femme européenne qui se trouve dans mon palais n'a pas été enlevée, répondit-il. Elle y est venue de son propre gré...

— Ce n'est pas vrai ! s'écria Rieur tout en serrant les poings en un geste de colère.

Mais le prince ne perdit pas son calme pour cela et il ajouta imperturbablement :

— Il s'agit d'une danseuse de café-concert... Elle m'avait dit qu'elle aurait voulu vivre quelque temps dans un harem et j'ai voulu satisfaire son désir.

— Ce n'est pas vrai ! répéta le capitaine dont le visage s'empourprait de fureur. Vous l'avez fait enlever en lui tendant un piège !

— Vous vous trompez !... D'ailleurs, cette personne ne tardera pas à arriver ici personne ne l'empêchera de vous suivre à Tunis si elle désire renoncer à mon hospitalité...

— Ceci, vous le dites maintenant, parce que nous avons su recourir à l'unique moyen pour vous obliger à

céder ! s'exclama Rieur avec sarcasme. Ce n'est que la violence qui a pu vous contraindre !

— Aussi ai-je l'intention de m'adresser à la police et de déposer une plainte contre vous ! répondit le colo-  
Vous vous êtes rendus coupables de séquestration et de menaces à main armée !

— Vous n'aurez pas l'occasion de porter plainte contre nous, riposta le capitaine, parce que je vais vous faire arrêter tout de suite !

Puis, se tournant vers l'officier de cavalerie qui venait d'arriver, il reprit :

— Puis-je vous demander de mettre cet homme en état d'arrestation, commandant ?

— Non, capitaine... Cela est impossible...

— Impossible ? Pourquoi ?

— Parce qu'il faudrait un mandat d'arrêt ! Nous ne pouvons pas assumer la responsabilité d'arrêter un prince indigène... Nous sommes venus à votre secours pour le cas où vous seriez en danger, mais nous ne pouvons rien faire de plus.

— Et cette femme qui est prisonnière dans le harem du Cheik ?

— Ce n'est pas à nous de la délivrer... Ce n'est que la police qui puisse se charger de cela...

Rieur ne parvenait qu'à grand peine à contenir la colère qui bouillonnait en lui.

— Par conséquent, gronda-t-il d'une voix sourde, nous devons nous avouer vaincus en présence de ce barbare !

— En tout cas, nous ne pouvons pas l'empêcher de s'en aller librement d'ici, répondit le commandant. Quant à moi, ma mission est accomplie et il ne me reste plus qu'à retourner à Tunis avec mes hommes.

— Mais pouvons-nous commettre la lâcheté de laisser une femme française entre les mains de cet arabe ?

Le prince éclata de rire et s'exclama :

— Si elle veut aller avec vous, elle est libre de le faire ! Nous allons nous rendre à mon palais et la question sera résolue en quelques minutes !

— Très bien ! approuva le commandant. Partons tout de suite...

Le visage illuminé de joie, le prince descendit avec les officiers et s'en fut rejoindre ses hommes qui l'accueillirent par de grandes clameurs d'enthousiasme.

Une demi-heure plus tard, on se mit en chemin.

— Je suis persuadé de ce que le Cheik se prépare encore une fois à nous jouer un mauvais tour ! dit Ivan Ivanovitch qui chevauchait à côté du capitaine Rieur.

— C'est bien ce que je pense aussi ! répondit l'officier.

— Mais nous devons bien nous résigner à obéir aux ordres de nos supérieurs ! Les autorités militaires ne veulent pas assumer la responsabilité de créer des incidents avec les potentats Arabes...

— Nous allons voir si Abd-el-Rahman va réellement rendre la liberté à Amy Nabot, dit James Wells.

Pendant ce temps la troupe des arabes s'était assez considérablement éloignée des deux escadrons de cavalerie et la distance s'accroissait de plus en plus.

— Leurs chevaux sont frais et reposés tandis que les nôtres sont terriblement fatigués, dit le commandant. Néanmoins, ce n'est pas très poli de la part du prince de nous distancer de cette façon !

— Vous allez voir, commandant ! fit-il avec un sourire d'amertume. Je vous parie mille francs contre un qu'il ne va pas remettre Amy Nabot entre nos mains !

— Dans ce cas, nous en référerons aux autorités coloniales, répondit le commandant.

— Alors, dans six mois la question ne sera pas encore réglée !

— Que voulez-vous y faire, capitaine ! Je ne peux quand même pas prendre la responsabilité de donner l'assaut au palais du prince !

Quelques heures plus tard, la troupe arriva devant la grandiose demeure du Cheik. Les grilles du parc étaient entourées de plusieurs centaines d'arabes armés jusqu'aux dents.

Le capitaine Rieur et le commandant s'avancèrent jusqu'à la grande porte d'entrée et demandèrent où était le prince.

— Il est déjà rentré dans son palais ! répondit l'un des arabes sur un ton ironique.

— Eh bien, ne sait-il pas qu'il doit nous recevoir ?

— Je ne pense pas du tout qu'il en ait l'intention !

Rieur se mordit les lèvres.

— Informez-le de notre présence ! cria-t-il sur un ton furieux. Dites-lui qu'il doit remettre immédiatement en liberté la française qu'il tient prisonnière, autrement, nous allons attaquer le palais !

Juste à ce moment, Abd-el-Rahman apparut sur la terrasse qui surplombait le portail d'entrée. Il tenait ses bras croisés sur sa poitrine et un sourire provocant errait sur ses lèvres.

— Amy Nabot préfère rester ici ! cria-t-il. Elle m'a chargé de vous faire ses compliments !

— Canaille ! rugit Ivan Ivanovitch. Nous allons pénétrer de force dans votre harem !

Ma maison est sous la protection des traités militaires, répondit le Cheik. Personne ne pourrait entrer ici contre ma volonté sans commettre une violation de territoire !

Le commandant dut reconnaître que le prince avait raison et il ne lui restait plus rien à faire que d'ordonner à ses hommes de faire demi-tour pour rentrer à Tunis.

— Nous avons perdu la partie ! gronda Rieur en ser-

rant les poings. Mais nous nous reverrons, Cheik Abd-el-Rahman !

CHAPITRE CCLXXIX.

LES TOURMENTS D'UN CŒUR AMOUREUX

Plein de pitié pour la pauvre Leni qui était tombée dans un douloureux abattement moral, le Père Van Houten avait dispensé la jeune fille d'exercer ses fonctions de sœur missionnaire pendant quelque temps, afin qu'elle puisse se reposer un peu et reprendre des forces.

La malheureuse était en proie à une angoisse et à une détresse qu'il aurait été difficile de décrire.

Le coup avait été trop fort !.. Comment aurait-elle pu avoir le courage d'espérer encore ?

Et ce n'était pas seulement le sort de son fiancé qui la préoccupait. Elle pensait aussi très souvent à l'infortuné Alfred Dreyfus.

Ne sachant quoi faire, elle pensa écrire une longue lettre à la femme du martyr pour l'informer de ce qui était arrivé et de la situation dans laquelle elle se trouvait.

Elle la mit également au courant des peines que devait supporter son pauvre mari et l'exhorta à faire tout le possible pour lui venir en aide avant qu'il soit trop tard.

Leni écrivait rapidement, s'arrêtant de temps à autre pour essuyer les larmes qui ne cessaient de couler de ses yeux et qui lui brouillaient la vue.

Quand elle eut enfin terminé sa lettre, elle sortit de la maison pour aller la mettre elle-même à la poste.

En cours de route, elle rencontra Max Erwig et le pria de l'accompagner.

— Tu as pleuré de nouveau, Leni ? lui dit le jeune homme. Tu as les yeux tout rouges et ton visage est tout pâle ! Tâche d'avoir du courage ma petite Leni !

La jeune fille ne répondit pas.

— A qui as-tu écrit ? demanda Max Erwig, voyant que la jeune fille tenait une lettre à la main.

— A madame Dreyfus... Oh ! Elle peut au moins lutter de toutes ses forces pour essayer d'obtenir la libération de son mari.. Tandis que moi, je ne peux rien faire pour mon pauvre Fritz ! Rien ! Absolument rien !

Et un sanglot lui coupa la parole.

— Courage ! répéta Max, cherchant en vain quelques mots de consolation. Ne te désespère pas ainsi, ma pauvre Leni !

Tous deux gardèrent le silence pendant quelques instants puis la jeune fille saisit tout-à-coup le bras de Max Erwig, balbutiant d'une voix haletante :

— Aide-moi, Max ! Si tu as vraiment un peu d'affection pour moi, il faut que tu fasses quelque chose pour Fritz !

Le jeune homme hocha la tête avec un air perplexe. Il réfléchit un moment, puis il répondit :

— Je ne cese pour ainsi dire pas de penser au moyen de venir en aide à ton fiancé, ma chère Leni... Mais je dois t'avouer que cela me paraît bien difficile !

— Ne pourrait-on vraiment rien tenter ?

— Peut-être que si... Mais il serait indispensable d'avoir un complice...

— Ne connais-tu aucune personne de confiance ?

Max Erwig demeura un moment pensif tandis que la jeune fille le regardait avec anxiété.

— Je connais un Suédois qui pourrait sans doute nous être utile, dit finalement l'alsacien. En tout cas, il pourrait au moins nous donner un conseil.

— Est-ce un homme à qui l'on peut se fier ?

— J'en suis persuadé...

— Et que fait-il ici ?

— C'est un ancien déporté...

— Est-ce que tu le connais bien ?

— J'ai pris des renseignements sur son compte et, d'après ce que j'ai pu savoir, j'en conclus qu'il pourrait éventuellement nous venir en aide. Mais cela coûtera très cher !

— Ceci n'a aucune importance, Max, car je suis persuadé de ce que Madame Dreyfus ne refuserait pas de m'envoyer l'argent nécessaire.

— Si tu veux, nous pourrions aller ensemble voir cet homme et lui parler de l'affaire.

— Bien... Mais il faudra que nous soyions très prudents, car j'ai remarqué que, dans ce pays, tout le monde est surveillé, et j'ai toujours peur d'être soupçonnée.

— Sois tranquille, Leni... Je ne commettrai pas d'imprudences.

La malheureuse jeune fille laissa échapper un profond soupir. Le jour de la libération et du bonheur viendrait-il jamais ?



## CHAPITRE CCLXXX.

### UNE VISITE INATTENDUE.

Lucie Dreyfus avait reçu la lettre de Leni Roeder et elle l'avait lue et relue à plusieurs reprises.

Finalement, elle recevait des nouvelles de source sûre et qui devaient certainement correspondre à la vérité.

L'image de Dreyfus, torturé par ses angoisses morales, miné par les privations matérielles et par les terribles fièvres, apparaissait devant ses yeux, dans toute sa tragique horreur.

Comment allait-elle faire pour le sauver ?

Elle était en train de se poser cette question angoissante quand un coup de sonnette retentit à la porte d'entrée.

Quelques secondes après, la femme de chambre vint lui annoncer la visite du colonel Picquart.

— Serait ce possible ? se dit la jeune femme en se hâtant vers le salon où le visiteur avait été introduit.

La surprise était tellement grande que même en voyant le brave officier devant elle, Lucie pouvait à peine en croire ses yeux.

— Vous, cher ami ! s'exclama-t-elle. Vous à Paris !

Le colonel s'inclina et baisa la main qu'elle lui tendait.

— Oui, Madame... Comme vous voyez, répondit-il. Et je suis bien content de vous voir... Je viens seulement d'arriver à Paris où j'ai été rappelé d'urgence par un ordre télégraphique... Aussitôt arrivé, je me suis empressé de venir vous rendre visite.

— Je vous en remercie, colonel... Mais pour quelle raison vous aurait-on rappelé à Paris d'une façon aussi inattendue ?

— Je dois comparaître comme témoin dans le procès de Ferdinand Esterhazy..

— Ah ? murmura Lucie. Et quelle va être l'issue de ce procès ?

— J'espère bien qu'elle sera entièrement favorable à votre mari, chère Madame...

— Vous croyez ?

— J'en suis persuadé...

— Mon Dieu ! Je vous avoue que, pour ma part, je n'ose presque plus espérer ! J'ai déjà eu tellement de déceptions et de désillusions à ce sujet ! s'exclama l'infortunée jeune femme en se tordant les mains de désespoir. Ah ! Mon pauvre Alfred ! Aujourd'hui j'ai reçu des nouvelles de lui par une personne digne de toute confiance qui se trouve là-bas... La vie qu'il mène dans sa prison est encore plus terrible que ce que je m'étais imaginé ! J'ai peur, colonel ! Je crains qu'il ne pourra pas résister jusqu'à la fin.

— Courage, Madame ! Ne vous désespérez point, car je suis convaincu de ce que la fin est très proche... Pourriez-vous me donner quelques détails au sujet des nouvelles que vous avez reçues ?

— Je vais vous montrer la lettre, colonel...

Ce disant, Lucie Dreyfus s'en fut chercher la lettre de Leni Roeder et l'apporta à l'officier.

Celui-ci se mit à la lire avec attention.

— C'est inouï ! s'exclama-t-il quand il eut terminé.

Mais il faut quand même avoir bon espoir Madame ! Vous allez voir que le martyr de votre mari va bientôt prendre fin et qu'il sera entièrement réhabilité... Et je ne suis pas seul de cet avis, maintenant, il y a déjà beaucoup de gens qui ont la même conviction... Même à Tunis...

— Que disait-on à Tunis ? interrompit Lucie avec vivacité. Parlait-on également de mon mari là-bas ?

— Certainement... Surtout dans les milieux militaires... La plupart des officiers de la garnison sont nettement en faveur du capitaine Dreyfus et ils sont d'avis que la terrible injustice dont il est victime ne pourra pas continuer... Et je vous apporte une bonne nouvelle, Madame...

— De Tunis ?

— Oui... Le destin a parfois de bien étranges caprices ! Moi-même, j'en suis étonné !

— Que voulez-vous dire ?

— Que je n'aurais jamais cru que j'allais rencontrer à Tunis une femme qui, il y a peu de temps encore, appartenait au service des informations secrètes et dont le témoignage pourrait avoir une influence décisive sur le cours des événements.

— Ah ? Et qui est cette personne ?

— Une femme dont vous devez déjà avoir entendu parler... Une certaine Amy Nabot...

— Oui. Je me souviens d'avoir entendu parler d'elle. Mais je ne vois pas comment cette personne pourrait être utile à la cause de mon mari.

— Amy Nabot est la personne la mieux informée de toutes les intrigues qui ont été ourdies pour perdre le capitaine Dreyfus... D'ailleurs, vous serez bientôt au courant vous-même, car Amy Nabot doit comparaître à l'audience come témoin à charge contre vos ennemis...

Lucie ne répondit pas.

Durant quelques minutes, elle demeura silencieuse,

absorbée dans d'angoissantes méditations.

Tout-à-coup, la sonnette de la porte d'entrée tinta de nouveau et, un instant après, Mathieu entra dans le salon.

En voyant le colonel, il parut fort étonné et il demeura un moment immobile sur le seuil de la porte. Puis il s'avança vers l'officier, la main tendue.

— Vous ici, colonel ! s'écria-t-il. Quelle bonne surprise ! Comment allez-vous !

— Assez bien, Monsieur Dreyfus... Un peu fatigué par le voyage, car je viens seulement d'arriver. A quel point en êtes-vous en ce qui concerne la révision du procès de votre frère ?

Mathieu hoche la tête avec un air mélancolique, puis il s'assit auprès de l'officier et le mit au courant de la visite du « professeur » qui était venu le voir quelques jours auparavant.

— J'ai tout de suite soupçonné un nouveau piège de la part de nos ennemis, conclut le beau-frère de Lucie sur un ton de vive indignation. Mais je ne suis plus aussi naïf qu'autrefois et je ne suis pas tombé dans le panneau !

Picquart fit un geste d'approbation.

— Je vous félicite de votre perspicacité, fit-il, — car si vous vous étiez laissé prendre à ce piège, cela aurait pu avoir des conséquences désastreuses.

Puis l'officier raconta à Mathieu comment il avait rencontré Amy Nabot à Tunis et lui affirma que l'ancienne espionne était en mesure de révéler les noms des coupables.

— Vous allez donc pouvoir déposer une plainte en règle contre le colonel Esterhazy, Monsieur Dreyfus, conclut-il.

— Je le ferai, répondit le jeune homme. Ce ne sera que de cette façon que nous pourrons atteindre notre but...

Les deux hommes s'entretenirent encore quelques instants, puis l'officier se leva et baisa la main de Lucie.

— J'espère que nous nous reverrons bientôt, Madame, fit-il.

— Quand reviendrez-vous, colonel ?

— Dès que j'aurai d'autres nouvelles à vous apporter, chère Madame...

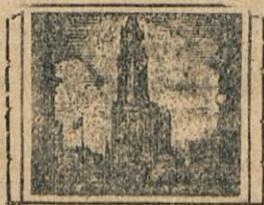
Puis le colonel serra la main de Picquart et se retira.

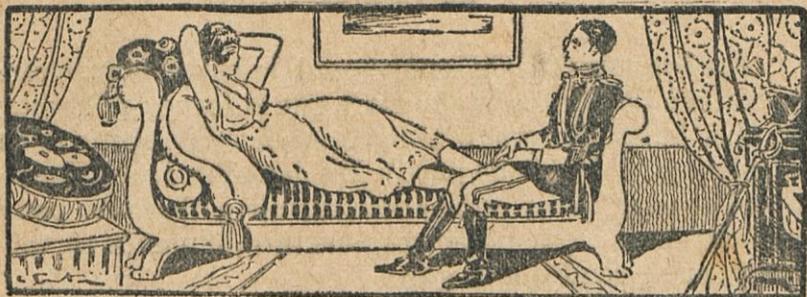
Demeurés seuls, Lucie et Mathieu se regardèrent longuement sans dire un mot. Tous deux étaient en proie à une forte émotion, car il sentaient que la victoire tant souhaitée ne pouvait plus être loin.

— Eh bien, Mathieu ? murmura finalement la jeune femme. Crois-tu que nous le reverrons bientôt.

— Oui, Lucie, répondit le frère du capitaine. Maintenant, j'ai bon espoir... Je suis convaincu de ce que notre cher Alfred sera bientôt de retour parmi nous et alors nous ne tarderons pas à oublier tout ce que nous avons souffert... Nous serons de nouveau heureux comme nous l'étions auparavant.

— Que Dieu t'entende, Mathieu ! soupira Lucie. Je voudrais bien que ce soit vrai, mais j'ai tellement peur que nos espoirs s'évanouissent comme ils se sont déjà évanouis tant de fois ! Mais cette fois, si je devais avoir encore une aussi cruelle désillusion, je suis sûre que j'en mourrais !





CHAPITRE CCLXXXI.

LA RENCONTRE A BERLIN.

Rentré chez lui, Mathieu trouva le télégramme que Brigitte von Stetten lui avait expédié de Monte-Carlo et qui était arrivé en son absence. Croyant qu'il s'agissait de quelque communication d'affaires, le jeune homme l'ouvrit avec indifférence. Mais dès qu'il eut jeté un coup d'œil sur le texte et la signature, il laissa échapper un cri d'étonnement et de joie.

C'était de sa chère Brigitte !

Et elle le priait de venir le rejoindre à Berlin pour le revoir !

Mathieu se passa une main sur le front et relut encore une fois le télégramme, croyant rêver.

C'était bien elle... Brigitte !

Maintenant qu'il commençait à se résigner tant bien que mal à ne plus la revoir, Maintenant qu'il avait su trouver la force morale nécessaire pour renoncer au bonheur dont il avait rêvé avec tant d'enthousiasme, voilà que la nièce du capitaine von Schwartzkoppen lui demandait de venir à Berlin pour se rencontrer avec lui !

— Devait-il partir ?

N'aurait-il pas été préférable d'avoir recours à un prétexte quelconque pour éviter cette rencontre ?

Après avoir réfléchi longuement, le jeune homme dut se rendre à l'évidence et admettre que la force de l'amour est plus puissante que n'importe quel raisonnement de la logique et il décida de partir. Il téléphona donc à Lucie pour l'avertir de ce qu'il allait devoir s'absenter pour quelques jours et, deux heures plus tard, il monta en voiture pour se rendre à la gare.



Brigitte von Stetten avait donné rendez-vous à Mathieu Dreyfus dans le même café où elle devait se rencontrer avec Dubois. Le frère du capitaine y arriva assez longtemps en avance et il dut attendre plus d'une demi-heure.

Quand il vit apparaître la svelte silhouette de la femme de Fritz von Stetten, il courut à sa rencontre et lui serra longuement la main sans dire un mot.

Durant quelques minutes, les deux jeunes gens demeurèrent silencieux l'un en face de l'autre, se regardant fixement dans les yeux. Puis ils prirent place devant une petite table et, quand le garçon leur eut apporté le thé, Brigitte demanda :

— Mon télégramme a dû vous causer un certain étonnement, n'est-ce pas ?

— En effet... Mais ma joie a été encore plus grande que ma surprise ! J'étais tellement content de voir que vous ne m'aviez pas encore oublié !

— Aviez-vous donc cru que mon mariage aurait pu m'empêcher de penser à vous ?

Très ému, Mathieu fixa sur la jeune femme un regard plein de tendresse.